

Agaguk, une « très libre » adaptation

Ricardo Codina

Number 90, Summer 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44552ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Codina, R. (1993). Review of [*Agaguk*, une « très libre » adaptation]. *Québec français*, (90), 116–117.

AGAGUK. UNE «TRÈS LIBRE» ADAPTATION

Le film *Agaguk*, de Jacques Dorfmann, est sorti sur nos écrans il y a quelques mois; il était très attendu. Tiré du roman le plus célèbre d'Yves Thériault (il a été traduit en plus de vingt langues) et étant un des livres importants ayant permis de faire connaître la littérature du Québec à travers le monde, le film avait un défi de taille à relever pour être à la hauteur de son prédécesseur romanesque. Les cinéphiles et littéraires attendaient donc avec impatience l'adaptation qui serait faite du roman, et appréhendaient le sort qui serait réservé aux parties les plus crues et les plus dures du livre.

L'équipe de production décida de faire un film grand public en retirant les scènes les plus rudes du roman. Sous certains aspects, le film se démarque beaucoup du livre. Il prend même une tangente fantastique qui n'a rien à voir avec le roman d'Yves Thériault. D'ailleurs le sous-titre de cette production s'intitule *L'ombre du loup* et résume à lui seul une grande partie du long métrage qui tourne autour d'un sorti-lège.

L'intrigue du film est teintée de ce climat étrange. Agaguk, le fils du chef, qui est aussi chamane, quitte les siens en compagnie de sa femme Igiyook pour s'affranchir de l'autorité paternelle. Un jour il revient au village pour vendre ses peaux. Agaguk fait affaire avec le trafiquant

Brown avec qui il entre en conflit. Le jeune chasseur tue alors l'homme blanc et s'enfuit dans la toundra. Kroomak, le père d'Agaguk, lui jette alors un sort en le sacrifiant aux Grand loup blanc.

Pendant que la Gendarmerie royale envoie le policier Henderson faire enquête au village au sujet de la mort de Brown, Agaguk et sa femme vivent loin des leurs et accueillent avec joie la venue d'un fils. Mais le loup blanc rôde. Le jeune chasseur doit alors protéger sa famille en posant des pièges. Le Grand loup blanc est rusé, il déjoue les chausse-trapes et s'en prend à Agaguk. L'homme et la bête se livrent un combat à mort. Le loup est tué, mais l'Esquimau est profondément blessé et défiguré. Igiyook soigne son mari et le sauve de la mort. Au village, Kroomak assassine Henderson qui se montrait trop curieux. La Gendarmerie royale finit par s'inquiéter de la disparition de son policier et envoie une équipe chercher la vérité qui entoure cette nébuleuse affaire. Apprenant ce

qui arrive à la tribu, Agaguk, maintenant rétabli, décide de retourner chez les siens avec sa famille.

Arrivé au village, Agaguk raconte sa victoire contre le loup blanc. Kroomak reconnaît alors les qualités surnaturelles de son fils et le sacre immédiatement chef et chamane du village puis s'accuse d'avoir tué Brown. La Gendarmerie Royale l'amène alors en avion pour être jugé au pays des Blancs. Lorsque le groupe se retrouve entre ciel et terre, Kroomak se jette dans le vide et se transforme en aigle sous les regards admiratifs des membres de la tribu.

Le livre de Thériault était de facture plus réaliste et sombre. Dans le film, les scénaristes ont apporté de nombreux changements à la diégèse du roman. Même les noms des personnages ont été changés. Par exemple, dans le long métrage, le père d'Agaguk s'appelle Kroomak. Dans le livre, son nom est Ramook et il n'est pas chamane, mais

seulement chef de tribu puisque le personnage de Ghorok occupe la fonction de sorcier. Les scénaristes Rudy Wurlitzer et Evan Jones ont donc fusionné Ramook et Ghorok dans le personnage de Kroomak; ils ont aussi changé le nom des personnages suivants: Iriook, la femme d'Agaguk, devient Igiyook dans le film et Mctavish



devient Scott. Mais là ne s'arrête pas les changements dus à l'adaptation qui sont surtout perceptibles au niveau même de l'intrigue.

L'exemple le plus frappant est la scène de la naissance du fils d'Agaguk. Dans le roman, Agaguk bat sa femme, pendant qu'elle accouche, pour faire fuir le démon qui lui cause de la souffrance. L'opération se déroule comme suit sous la plume d'Yves Thériault : « il la roua de coups de pied et de coups de poing, cherchant ainsi à tuer la douleur, à l'obliger à fuir le ventre de la femme¹ ». La scène se trouve bien changée au cinéma, puisque toute violence en est enlevée. La scène du livre où Henderson est mis en pièces après avoir été tué a eu un tout autre sort : elle n'est pas dans le scénario. Quant à la métamorphose de Kroomak en aigle, c'est un ajout pur et simple puisque dans le roman il accompagne la Gendarmerie royale aux pays des blancs pour être jugé. De plus, Agaguk ne devient ni chamane ni chef dans le livre, préférant continuer à vivre dans la toundra où sa femme lui donne une surprise : des jumeaux. Le premier à naître est une fille qu'il veut assassiner car, pour lui, c'est une bouche inutile à nourrir. Sa femme n'acceptera pas un tel projet. Le second est un garçon, et cela réconcilie Agaguk avec sa femme puisqu'il décide de laisser vivre leur fille. Tout cet aspect brutal de la naissance des jumeaux a été enlevé dans l'adaptation cinématographique. Les scénaristes ont donc coupé des scènes importantes du roman pour ajouter des scènes de leur propre invention.

Cela n'enlève rien aux qualités de ce film à grands déploiements qui s'est payé les services de Bernard Saladin d'Anglure, anthropologue à l'Université Laval, pour faire des recherches, avec deux autres collègues, sur les costumes et

accessoires du film. Cela donne pour résultat une parfaite authenticité de la période des années trente dans une tribu d'Inuit. Le faste est par contre au rendez-vous, car les costumes, quoique réalistes, semblent tous fraîchement sortis de chez le couturier, ce qui enlève un tout petit peu de crédibilité à la mise en scène. Les décors, les objets de chasse et l'illustration du mode de vie des Inuit sont par contre très réussis et instructifs.

Les acteurs se sentent un peu écrasés par l'ampleur de ce décor. Lou Diamond Phillips, dans le rôle titre, fait un Agaguk sans expression. Igiyook, la femme de l'Esquimau, est personnifiée par l'actrice Jennifer Tilly qui a l'air aussi Indienne qu'une Canadienne de race blanche qui revient de vacances en Floride. De plus, son jeu manque de vigueur, caractéristique essentielle du personnage vaillant, têtu et courageux que doit projeter la femme d'Agaguk. Donald Sutherland, campant le rôle d'Henderson, manque lui aussi d'ardeur ; il donne une prestation monolithique qui déçoit. À l'inverse des plus jeunes, c'est le doyen de la distribution, le Japonais Toshiro Mifune, qui se dépense le plus pour rendre crédible son personnage. L'acteur fétiche du réalisateur Akira Kurosawa démontre une fois de plus son immense talent en faisant de Kroomak un homme à la fois orgueilleux et vulnérable, tiraillé entre son amour propre et son amour filial. Bref, il fait passer l'émotion. Le reste de la distribution, lui aussi très crédible, est presque entièrement composé d'Inuit et d'Indiens. Il est à déplorer qu'aucun d'eux ne fasse partie de la distribution des rôles principaux.

Jacques Dorfmann met en scène tout ce beau monde dans une réalisation soignée et classique. L'imposant budget a permis de miser sur le réalisme des décors, dont plusieurs étaient construits

dans une carrière près de Montréal, et sur une impressionnante scène de chasse à la baleine qui à elle seule a coûté plus de deux millions de dollars. La réalisation technique est donc un excellent atout pour ce film. La musique, de Maurice Jarre, est aussi un point positif à souligner car elle appuie de façon adéquate l'intrigue du film et s'harmonise à la perfection avec la beauté austère des champs de glace admirablement bien rendus par la superbe photographie de Billy Williams. Les points négatifs sont, quant à eux, du côté du scénario qui manque de rigueur logique, de l'interprétation inégale et de la mise en scène manquant parfois d'originalité.

Mais il n'en demeure pas moins qu'Agaguk demeure un long métrage à voir, ne serait-ce que pour découvrir comment vivaient les Inuit au cours des années trente et admirer la beauté des paysages et des décors. Le film ne passera peut-être pas à la postérité comme le roman, mais il aura au moins le mérite d'avoir été réalisé avec beaucoup de bonne volonté, un budget énorme, une distribution internationale et des décors d'une grande beauté. Ce qui, pour un film canadien-anglais, n'est pas si mal du tout.

1. Thériault, Yves, *Agaguk*, Paris, Grasset, 1958, p. 92.